

# Pouliot, Scott et Frappier

## Humeurs complices

Élie Castiel

Number 226, July–August 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48314ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

La revue Séquences Inc.

**ISSN**

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this document**

Castiel, É. (2003). Pouliot, Scott et Frappier : humeurs complices. *Séquences*, (226), 42–44.

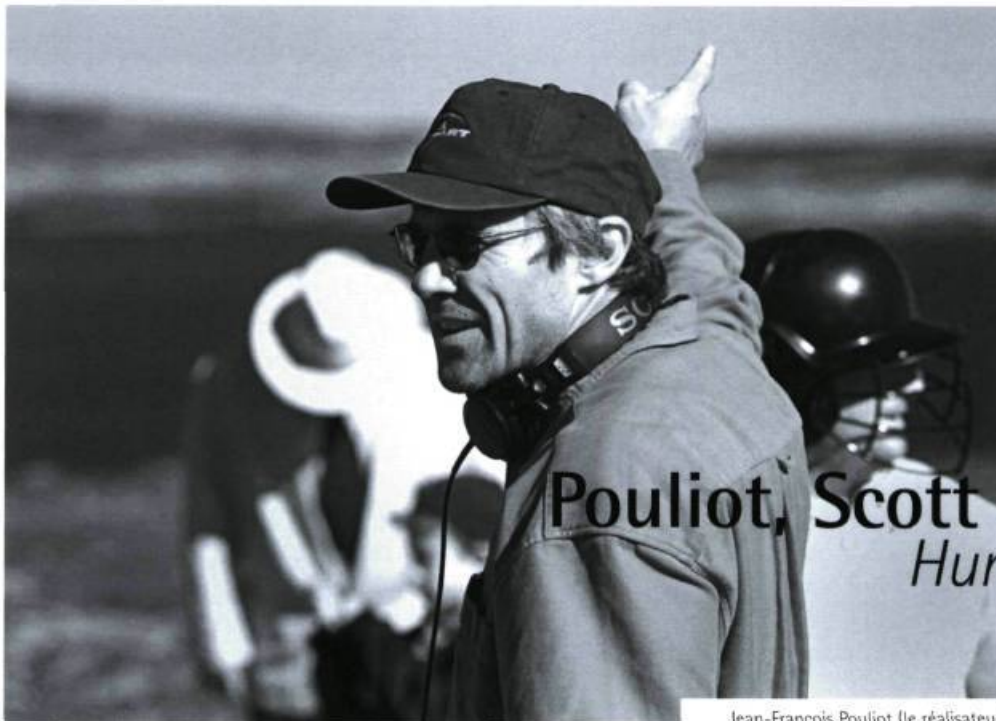


photo: Ivanoh Demers

## Pouliot, Scott et Frappier

### Humeurs complices

Jean-François Pouliot (le réalisateur)

*Un travail d'équipe est avant tout un but à partager. Une mission commune. Mais également un prix à payer. Dans l'aventure de **La Grande Séduction**, la réalité s'est imposée à l'équipe de tournage sans crier gare, sans s'annoncer. Le tournage, si l'on en croit les principaux protagonistes de cette formidable échappée iliennaise, s'est passé admirablement bien. Partage, complicité, entente. Pour nous en rendre compte, nous avons rencontré Roger Frappier, le producteur, Ken Scott, le scénariste et Jean-François Pouliot, le metteur en scène. À eux maintenant de parler...*

Élie Castiel

**À partir de quels critères un producteur décide-t-il de mettre en œuvre un scénario ?**

ROGER FRAPPIER : Dans mon cas, je ne travaille pas nécessairement à partir d'un scénario. Essentiellement, je m'entoure d'une équipe, de gens avec qui j'aime travailler. Dans le cas de Ken Scott, j'ai déjà fait équipe avec lui dans **La Vie après l'amour**. Cette expérience m'a poussé à travailler de nouveau avec lui. Je me souviens que je lui avais demandé d'écrire un scénario le vendredi. Le lundi, il était déjà prêt, du moins l'esquisse, ce qui est déjà quelque chose. Ken a ce côté extraordinaire qu'on trouve rarement chez un scénariste, c'est qu'il travaille vite et de façon sérieuse. Un pro. Je ne suis pas encore certain s'il avait pensé longtemps auparavant, mais je peux dire que trois mois plus tard, on avait une première version complète du scénario. Tout de suite, Luc (Vandal, le coproducteur) et moi étions emballés par le sujet. Nous trouvions que dans le travail de Ken, il y avait une continuité. À la différence que dans le cas de **La Grande Séduction**, la comédie allait encore

plus loin. Elle était enracinée dans une problématique sociale typiquement québécoise. Le fait d'essayer d'attirer des médecins en région est en fait un phénomène d'ici. Mais par la même occasion, l'idée de traiter, entre autres, du chômage dans un petit village perdu devenait un sujet international. Le scénario a donc été accepté. La grande question se posait alors : comment allions-nous trouver le *bon* réalisateur ? Qui serait capable de mettre ce scénario en images ? La réponse, bien entendu, nous l'avons vite trouvée.

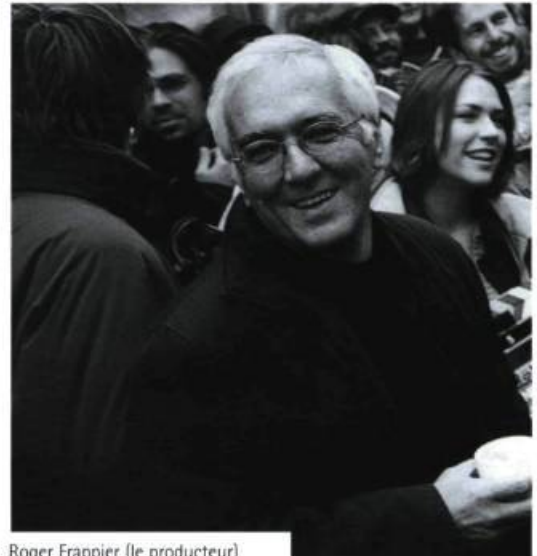
*Après un scénario un peu volage sur l'amour dans la société actuelle québécoise, vous passez à quelque chose d'autre avec **La Grande Séduction**.*

KEN SCOTT : Si on met **La Grande Séduction** en contexte avec **La Vie après l'amour**, ce dernier s'inspire de la comédie de situations (sitcom). Mon dernier film va par contre encore plus loin dans son caractère dramatique. Je voulais travailler encore plus le récit, et pour y parvenir, j'ai tenu à ce que les personnages soient enra-

cinés dans un contexte bien précis. Je voulais présenter un petit village dans lequel une centaine de personnes travaillent tous pour parvenir au même but.

*Dépasser la ville, aller tourner en région. Voilà une idée qui sort de l'ordinaire. Mais en même temps il y a là un risque que vous courez. Faire un film régional n'est pas une expérience pour n'importe quel réalisateur.*

JEAN-FRANÇOIS POULIOT : Je ne sais vraiment pas. Je suis par contre convaincu que le lieu où l'on tourne un film est avant tout le décor, qu'il soit naturel ou fabriqué. Dans **La Grande Séduction**, il y a justement ce décor, un endroit perdu du monde, lieu idéal pour raconter une fable. D'où son aspect international. Car tourner en ville, c'est tourner dans un lieu qui a déjà sa propre culture, ses propres engagements, sa propre politique. Un village perdu est un village perdu n'importe où dans le monde. Dans le cas de **La Grande Séduction**, tous les participants ont immédiatement été subjugués par les lieux. Je pense que lorsque l'unité et la passion réciproque animent tous les intervenants, l'intérêt pour un projet unique est plus facile à réaliser et à maintenir en vie. J'ajouterais que non seulement le décor s'est avéré idéal, mais les habitants eux-mêmes nous ont montré leur enthousiasme. Ils ont tout simplement adopté l'équipe. Notre expérience nous a semblé comme la vie dans un camp de vacances pendant un peu plus d'un mois.



Roger Frappier (le producteur)

RF : Il y a d'ailleurs une petite anecdote à ce sujet. Nous avons tourné à Harrington Harbour, un petit village de pêcheurs, au Québec. Mais ce n'est qu'après plusieurs recherches que nous avons abouti à cet endroit.

KS : En fait, lorsque nous avons montré les photos de Harrington Harbour aux producteurs, ils étaient très exaltés, mais lorsque nous avons trouvé dans la carte géographique l'emplacement exacte de l'île, ils ont tout de suite compris qu'il était impossible de tourner dans un endroit aussi reculé, une île au bout du monde.

RF : Nous avons donc décidé, Luc et moi, ainsi que Normand Sarrazin, le directeur artistique et, bien entendu, Jean-François, de repérer des endroits un peu partout au Québec. Jean-François avait par ailleurs visité quelques-uns à Terre-Neuve.

KS : Harrington Harbour était donc exclu.

RF : En effet, il n'était pas question de tourner dans cet endroit. Il fallait l'oublier.

JFP : Sauf dans mon esprit et celui de Ken.

RF : Et c'est lorsque j'ai appris que la compagnie Air Canada chargeait des prix exorbitants pour le transport de l'équipe de tournage que j'ai pensé qu'il valait mieux *noliser* un avion. Nous avons parcouru plusieurs villages de la côte. Finalement, après plusieurs visites, et pour avoir le cœur net, nous avons consenti à aller voir du côté de Harrington Harbour. Nous sommes arrivés au village à 6h40. À 7h00, la décision était prise. C'est à Harrington Harbour que nous allions tourner.

KS : Malheureusement, à cette étape, je ne faisais pas partie du voyage. En revenant à Montréal, Jean-François m'a montré des photos qu'il avait prises de Harrington Harbour. Lorsqu'il m'a dit que la population était à peine d'un peu plus de cent habitants, je me suis rendu compte que la réalité se confondait avec la fiction.

Ken Scott, (le scénariste)



photo: Yannick Demers



photo: Ivanoh Demers

Pierre Collin et Raymond Bouchard

*À vous entendre parler, on sent qu'il y a eu une extraordinaire complicité entre tous les membres de l'équipe.*

RF : Avant tout, mon métier est de comprendre le film autant que le scénariste et le metteur en scène. Et là ne s'arrête pas mon travail. Tout au long du tournage, je ne cessais de le leur rappeler. La question est que nous partagions tous la même mission.

*En choisissant Jean-François Pouliot comme metteur en scène, vous étiez bien sûr conscient que c'était, dans son cas, une première réalisation.*

RF : Évidemment. Mais j'ajouterais ceci — réaliser une comédie n'est pas chose facile, et c'est même plus risqué que de mettre en scène un drame. C'est aussi plus dur à écrire parce qu'il faut trouver les mots exacts qui vont donner l'effet voulu. Il fallait choisir un réalisateur qui comprenne parfaitement le scénario et qui ne se sente pas particulièrement menacé de ne pas l'avoir écrit. En parlant avec Benoît Brière, un des comédiens dans le film, le nom de Jean-François revenait sans cesse.

JFP : On m'a soumis le scénario et je n'ai pas tardé à le lire. En fait, je n'ai pas voulu le lire une deuxième fois. Lorsque j'ai rencontré Roger, je lui ai répondu que ça ne me gênait pas de relire le scénario, mais que si je le faisais, la réalisation *m'appartenait* coûte que coûte. Car la comédie avec laquelle je suis à l'aise, c'est celle qui se présente comme un paravent au drame. J'ai de la difficulté à concevoir la comédie comme étant autre chose qu'une forme de

bouclier que l'être humain se donne pour dissimuler sa douleur. Et le scénario de Ken, c'est exactement cela. Une trame humaine dramatique racontée avec humour. En lisant le scénario, j'ai eu la nette conviction que je pouvais m'acquitter de ma tâche honorablement. En rencontrant Ken pour la première fois, il s'est établi immédiatement une relation de respect mutuel. En premier, Ken a lu le scénario en s'arrêtant de temps en temps pour m'expliquer les raisons de telle ou telle scène ou partie du dialogue. Je parlais de mon expérience de réalisateur de publicité où le concept que crée quelqu'un n'est en sorte qu'une minime expression de l'idée originale. Je me suis dit qu'au cinéma, c'était la même chose, qu'il devait y avoir des décisions qu'une simple lecture ne pouvait pas élucider. Et puis, il y a eu une deuxième lecture entre Ken et moi. Cette fois-ci, je faisais les remarques. Je posais les questions. Dans un sens, je *challengeais* Ken.

RF : Le scénario était complètement accroché au mur, page par page. Il était donc facile d'aller au bon endroit et d'ajouter des commentaires.

JFP : Chaque fois que je faisais des remarques, le visage de Ken paraissait de glace. Mais en fait, il ne faisait que réfléchir, tentant de savoir comment il fallait faire les changements que je lui proposais. Finalement, tout s'est bien déroulé... **☞**